Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 18 (1910)

Heft: 69

Rubrik: Chronique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHRONIQUE
THÉOLOGIQUE ET ECCLÉSIASTIQUE.

---

* **Le Congrès ancien-catholique de Vienne** (sept. 1909). — Les thèses qui ont été soumises au congrès peuvent être résumées ainsi :

1. Tous les ecclésiastiques ayant terminé leurs études théologiques dans des institutions catholiques-romaines et reçu l'ordination dans l'Eglise catholique-romaine, ne peuvent être admis dans le clergé ancien-catholique qu'après avoir complété leurs connaissances dans une école de théologie ancienne-catholique et avoir justifié d'une préparation suffisante en vue de l'exercice des fonctions sacerdotales dans l'Eglise ancienne-catholique.

2. Le Christ ayant déclaré expressément que « son royaume n'était pas de ce monde et qu'il n'était pas venu pour être servi, mais pour servir » (Jean XVIII, 36, et Matthieu XX, 28), une Eglise qui revendique le privilège d'être *chrétienne* ne doit point s'immiscer dans les affaires politiques, ni poursuivre des buts politiques ou aspirer à une suprématie dans l'ordre civil. Toute Eglise chrétienne a la mission de procurer à chaque individu le salut, la rédemption par Jésus-Christ, et de travailler au relèvement religieux et à l'amélioration morale de l'humanité.

3. Le christianisme étant la religion pure de Jésus-Christ, ne peut, quel que soit l'état de notre culture actuelle, être considéré comme une institution vieillie ou dépassée. Il ne combat pas le progrès raisonnable et naturel ; il n'est pas en contradiction avec les recherches et les résultats bien établis de la science.

4. Cette thèse était relative à la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Le rapporteur qui devait l'expliquer, ayant fait défaut, elle a été attaquée comme étant d'un caractère trop absolu, et finalement écartée.

5. L'école n'étant pas une institution confessionnelle, mais une institution universelle, humanitaire, nécessaire au point de vue social

et au point de vue de la culture générale, c'est à l'Etat qu'en incombent la direction et la surveillance et non pas à telle ou telle confession religieuse.

6. Thèse relative à la question du divorce, question à l'ordre du jour en Autriche.

7. Le christianisme à l'état de liberté et d'indépendance réalisera plus tôt et plus sûrement son but religieux et moral qu'à l'état de servitude et de sujétion; en conséquence, le principe de la *séparation de l'Eglise et de l'Etat* appliqué dans un sens général et uniforme n'est pas mauvais.

8. Le christianisme libre et indépendant ne doit pas seulement assurer le salut des âmes, mais aussi viser au bien-être matériel de la société. Le Christ (Matth. XI, 5) se souvient des pauvres et des malheureux; ses disciples dans leur sphère d'action doivent travailler dans la mesure de leurs forces à la solution de la question sociale.

9. Les anciens-catholiques de tous les pays doivent soutenir et propager la *Revue internationale de Théologie*, revue fondée par le deuxième congrès international de Lucerne en 1892.

Voir, dans la présente livraison, le Rapport de M. l'évêque Herzog sur la Ire thèse; les Observations de S. Exc. le général A. Kiréeff sur la VIe; le Rapport de M. le curé Jaskowski (Düsseldorf) sur la IXe.

Lire dans le « Katholik » (Bern), le compte-rendu sur le Congrès, numéros des 11, 18 et 25 septembre; une notice sur les Mariavites, n° du 18 septembre, p. 325-327; une notice sur M. l'évêque Kowalski, n° du 25 septembre, p. 335-337.

Dans un compte-rendu publié par le « Church Times » (24 septembre), on lit: « The speeches of the Congress maintained a high level; Bishop Herzog showed all his old vigour and humour; Pfarrer Schirmer of Constance was specially interesting. Among the most "thorny" of the subjects debated were *the non-establishment of Churches as an ideal rule*, and the difficulties of divorce laws, especially in Austria; it was recognised that the former matter depended much on the very differing circumstances of different states and countries, and that the latter belonged for full discussion rather to ecclesiastical Synods than to an international congress. »

Dans le « Guardian » du 22 septembre, M. Albert Way (Pusey House, Oxford), a émis l'opinion suivante: « It is greatly to be hoped that English Churchmen will try to renew the close relations which used to exist between us, by praying that we may be allowed to work with them for the reawakening of faith in Europe, and by visiting them in a sympathetic and not a critical spirit when we

are travelling. We shall find, if only we are humble enough to admit it, that we have in many ways a great deal to learn from them. The democratic basis of their organisation is extremely interesting, and some sides of English Churchmanship would derive very real benefit from a stronger infusion of their sturdy Evangelicalism, and from the characteristic German devotion to scientific truth and freedom. If a real effective brotherhood could be established between us, it would save us on both sides from the dangers of a too national Churchmanship. »

Cette appréciation se trouve déjà dans le « Church Times » du 17 septembre, mais non signée.

Le 29 septembre, M. J. J. Lias a adressé au « Guardian » la lettre suivante:

« SIR—May I, as one who has taken the deepest interest in the Old Catholic Movement since the once-famous Conference of 1875, be allowed to express the pleasure which the letter of your correspondent of the Pusey House has given me?

For many long years my venerated friend Prebendary Meyrick and myself endeavoured to impress precisely the same view as that maintained in the letter in question upon the members of the Church of England. But when his devotion to the Old Catholic Church was no longer at its service it seemed hopeless to keep up the struggle. The old close relations between us and the Old Catholics have been allowed to drop, and it appeared impossible to revive them. The "visiting them in a sympathetic and not a critical spirit » had entirely ceased, and it seemed impossible to persuade our insular Churchmen that they could possibly learn anything from their Continental brethren. Mr. Way has touched on the two points on which I have always endeavoured to base my appeals for sympathy—first, the democratic basis of the organisation of these Churches and the prominent position assigned to the laity in their system; and, next, their stability amid the many confusions and distractions of the last thirty-five years, resulting from the fact that they repose on the decisions of the great Œcumenical assemblies of the undivided Church. »

Nous remercions très sincèrement MM. Way et Lias de leur sympathie, et nous pouvons les assurer que, si nous avons été maltraités par quelques dignitaires ecclésiastiques anglicans, nous n'avons jamais fait retomber sur l'Eglise anglicane elle-même les sentiments de juste irritation qu'ils ont provoqués en nous et qui y subsistent encore. Nous plaçons l'Eglise anglicane beaucoup plus haut que leurs personnes. Nous désirons une solution claire et loyale de toutes les difficultés.

* **Consécration de M. l'évêque Kowalski.** — Le récit en a été fait par le « Sillon de Genève » (octobre 1909), à peu près dans les termes suivants :

« Le 4 octobre dernier a eu lieu dans l'église de Sainte-Gertrude à Utrecht la consécration épiscopale du Dr Jean Kowalski par les évêques anciens-catholiques de Hollande, d'Allemagne et d'Angleterre. L'évêque Kowalski est actuellement à la tête d'un mouvement de réforme catholique en Pologne et en Russie qui compte 200,000 adeptes, 67 paroisses et 33 prêtres. Ce mouvement a été reconnu officiellement par le gouvernement russe : les paroisses ont déjà à leur disposition des églises et chapelles, ou ils sont en train d'en construire.

Quelques éclaircissements trouvent ici leur place : Le mouvement de réforme catholique en Pologne prit naissance le 2 août 1893 et partit de quelques prêtres qui s'unirent pour relever le niveau moral du clergé catholique-romain de leur pays. Ils crurent bon de suivre, dans ce but, la règle la plus ancienne de l'ordre de Saint-François, dont ils portent aujourd'hui encore le costume. Ils furent particulièrement aidés dans leurs idées par une noble femme, Maria Franciska Kozlowska, abbesse d'une grande congrégation de sœurs. Une de leurs intentions formelles était de combattre les allures autoritaires du clergé romain polonais vis-à-vis des pauvres, et de se mettre à la disposition de ceux-ci pour leur ouvrir plus faciles et plus larges les bénédictions du christianisme catholique. Les prêtres réformistes essayèrent en vain de faire reconnaître leur ordre par les évêques et par le pape. Ils se rendirent à Rome dans ce but et leur vicaire-général fut même reçu en audience le 19 février 1906 par le pape Pie X, qui lui promit d'examiner la cause. Mais déjà le 5 avril paraissait une encyclique condamnant les prêtres « Mariavites » en les chargeant de toutes sortes de calomnies. Le 5 décembre, un nouveau décret excommuniait toutes leurs communautés. La rupture était consommée. Les Mariavites (puisqu'on les a baptisés de ce nom) supportèrent avec calme et dignité toutes les persécutions et toutes les imputations mensongères dont Rome a le secret. Privés tout d'abord d'organes de la presse, ils durent supporter dans le silence toutes les accusations que l'on répandit contre eux pour ruiner leur influence religieuse : ils durent monter eux-mêmes une imprimerie, qui se trouve maintenant à Lodz. C'est alors qu'ils commencèrent à se défendre, à imprimer leur catéchisme, leurs livres de prières et à créer une feuille pour propager leurs principes et expliquer leur organisation ecclésiastique. Ils ne connaissaient alors l'ancien-catholicisme que par la presse ultramontaine; c'est assez dire qu'ils le connaissaient défavorablement.

Un de nos catéchismes leur tomba un jour sous les yeux et ils furent fort étonnés de voir que notre réforme correspondait dans les choses essentielles à la leur: ils songèrent à se rapprocher de nous. Le Congrès de Vienne leur en fournit l'occasion et le général Kirejew, un de nos amis de la première heure, s'entremit obligeamment entre eux et nous. Ils envoyèrent à Vienne au commencement de septembre l'évêque Kowalski, qu'ils avaient élu régulièrement le 10 octobre 1907 dans un synode général composé des ecclésiastiques et des délégués des paroisses; les prêtres Prochniewski et Golebiowski accompagnaient leur évêque, Les trois délégués demandèrent aux évêques anciens-catholiques de vouloir bien conférer la consécration épiscopale au Dr Kowalski canoniquement élu. Après un sérieux examen des documents, la conférence épiscopale accéda à cette demande et c'est ainsi que le 4 octobre, une église de plus, qui nous donne de fortes espérances, est venue grossir et fortifier le mouvement ancien-catholique qui continue sa marche lente, mais sûre, aux quatre coins du monde. Que Dieu bénisse nos nouveaux frères et qu'Il nous donne à tous le courage et la foi nécessaires pour continuer ardemment l'œuvre commune de réforme catholique pour le plus grand bien de nos âmes et de l'Eglise chrétienne en général! »

* **Prof. M. Krasnozen über den Altkatholizismus.** — Aus Anlass des Wiener Altkatholiken-Kongresses veröffentlicht Prof. M. Krasnozen in der Beilage zum amtlichen Organ des hl. Synods von Russland, in der « Cerkovnyja Vedomosti », Nr. 35, einen grössern Aufsatz: « Der Altkatholizismus, sein Ursprung und sein gegenwärtiger Zustand ». Nach Erörterung der Dinge, die vor Jahrhunderten zur Trennung der katholischen Kirche in eine morgenländische und abendländische geführt haben, bespricht er die durch die vatikanischen Dogmen von 1870 in der abendländisch-katholischen Kirche vollzogene Änderung und schildert die berechtigte Opposition des Altkatholizismus dagegen. Als orthodox-morgenländischer Christ hat er am heutigen Altkatholizismus noch dies und jenes auszusetzen; er erklärt das mit der Schwierigkeit für den Altkatholizismus, im Abendland zwischen römischer Kirche und Protestantismus zu existieren. Dabei erkennt er aber an, dass der Altkatholizismus für die Festhaltung, bezw. die Wiederherstellung der alten ungeteilten katholischen Kirche im Abendlande viel getan hat, und dass darin die bedeutungsvolle Aufgabe des Altkatholizismus liegt, *den* grossen Augenblick vorzubereiten, wo die morgenländische Kirche sich wieder mit der abendländischen vereinigt, sei es auch nur mit der kleinen altkatholischen Gemeinschaft. Er hofft, dass dies Werk im zwanzigsten Jahrhundert vollendet werden möge, denn das Stre-

ben des Altkatholizismus ist nach ihm ein durchaus gutes und aufrichtiges, das die volle Sympathie der morgenländischen Kirche verdiene.

So unterscheidet sich, bei aller Kritik, die Krasnozen an einzelnen Punkten des Altkatholizismus übt, und die ihm unverwehrt sei, seine Beurteilung des Altkatholizismus wesentlich und sehr zu ihrem Vorteil von dem gehässigen Aburteilen über unsere Kirche, das die Gepflogenheit anderer russischer orthodoxer Theologen in Deutschland ist, die nach ihrem ganzen Standpunkt und ihren römischen Tendenzen eher in die lateinisch-römische Kirche als in die morgenländisch-orthodoxe passen. (Altkath. Volksbl.)

Une traduction française de cet article nous a été communiquée, et nous nous empressons de faire connaître aux lecteurs français le passage suivant: « Pour nous autres orthodoxes, l'ancien-catholicisme reste, comme jadis, la plus sympathique manifestation de l'Occident... Il faut s'étonner qu'il ait pu accomplir tant de choses en faveur du rétablissement de l'ancienne Eglise œcuménique malgré tant de conditions défavorables. Entre autres obstacles, il était opprimé par la force latente du catholicisme romain... Nous devons favoriser ses efforts pour rétablir l'ancienne Eglise œcuménique en Occident, afin de rapprocher par un effort commun la grande date de l'union de l'Orient et de l'Occident, ne fût-ce que dans une portion restreinte de la communion des anciens-catholiques. Espérons que leur sincère disposition à employer tous leurs efforts et à apporter *tous les sacrifices possibles* à la grande œuvre de la réunion, en assurera l'accomplissement. Qui sait! Peut-être cette réunion sera-t-elle le premier pas fait vers l'union *universelle* du christianisme et pour l'abolition de la séparation des Eglises, si ancienne et si douloureuse à tous les chrétiens! »

L'auteur nous exhorte à faire « tous les sacrifices possibles ». S'il connaît notre histoire depuis 1870, il doit savoir tous ceux que nous avons faits. Nous continuerons à agir dans cette voie, et avec d'autant plus de bonne volonté chrétienne que notre Eglise ancienne-catholique est une et exempte de tout tiraillement intérieur. Lorsque nous nous sommes placés sur le terrain de l'orthodoxie de l'ancienne Eglise indivisée et des sept conciles œcuméniques, nous l'avons fait avec précision, et tout d'abord nous avons déclaré que nous entendions être en même temps de notre temps; qu'il ne s'agissait pas pour nous de rétrograder (on ne rétrograde pas en remontant au Christ), mais d'avancer avec la vraie science et le vrai progrès. Donc nous entendions ne pas nous porter solidaires des imperfections, des fautes, ni même des erreurs commises non pas *par* l'ancienne Eglise, mais *dans* l'ancienne Eglise, par des

théologiens que les sciences et la philosophie de leur temps avaient forcément induits en erreur. Ce que nous acceptions de l'ancienne Eglise, c'était sa foi, c'est-à-dire son dogme *constaté par son criterium infaillible:* le témoignage universel, constant et unanime de toutes les Eglises chrétiennes particulières. Nous avons déclaré dès le principe qu'avec ce criterium nous nous sentions à même d'accomplir notre mission, d'être fidèles à notre vocation, de rétablir en Occident le catholicisme vrai, celui de l'Eglise primitive. Nous avons fait tous les sacrifices *pour* cela et dans ce sens, mais nous ne saurions en faire aucun *contre.* Et les orthodoxes de cette époque, soit Russes, soit Grecs, qui nous ont encouragés, n'ont signalé dans notre attitude rien qui fût antiorthodoxe. Nous avons encore leurs témoignages. Or nous n'avons pas changé depuis lors. Notre programme et nos principes sont toujours les mêmes.

Nous entrons de nouveau dans ces explications, parce que l'appel de Mr. Krasnozen nous en fait un devoir. Il doit savoir et sentir que tous les devoirs ne sont pas du seul côté des anciens-catholiques; qu'il y en a aussi du côté des orthodoxes d'Orient; que ceux-ci ne sont pas unanimes dans leur manière de comprendre l'orthodoxie; qu'il en est parmi eux — et nous avons lieu de croire qu'ils sont plus nombreux que nous ne pensions — qui confondent l'orthodoxie avec le romanisme, ou à peu près; qui ont des tendances absolument romanisantes, donc absolument contraires aux nôtres; que les orthodoxes romanisants, influents par leur nombre et par leur position, traitent de protestants non seulement les anciens-catholiques, mais ceux mêmes de leurs coreligionnaires qui, loin de romaniser, sont fidèles à l'ancienne orthodoxie, à celle des conciles œcuméniques et de l'Evangile, et n'imposent pas comme des dogmes quelques documents théologiques récents, discutés et discutables. La solennité de l'interpellation nous fait un devoir de mettre les choses au point. Dans cette livraison même, nous disons ce que nous pensons de l'accusation de protestantisme, sans cesse ressassée contre nous et sans motif. Les romanisants en question savent bien que l'application correcte, exacte, impartiale du criterium orthodoxe ou catholique, ne peut pas conduire au protestantisme, mais uniquement à la vraie orthodoxie. Si la leur n'y est pas conforme, qu'ils en tirent les conséquences. Qu'ils fassent leur devoir, comme nous faisons le nôtre: l'union n'est possible qu'à cette double condition.

Si l'on devait juger de l'Eglise orthodoxe d'après les théologiens romanisants qui cherchent à la dominer et à faire croire que son orthodoxie à elle est leur orthodoxie à eux, il faudrait admettre que cette Eglise et l'Eglise romaine ne sont plus deux Eglises

opposées, mais seulement deux Eglises *rivales*, luttant l'une et l'autre pour imposer à sa rivale sa propre domination, et pour faire croire au monde que chacune est *la seule Eglise vraie*, au détriment de l'autre et de toutes les autres.

L'Eglise orthodoxe de ces romanisants rejette la suprématie romaine, mais, à part ce dogme, elle semble admettre à peu près tout le reste. Elle admet notamment son droit de définir la doctrine dogmatique à son gré, et d'imposer ses formules théologiques comme des vérités divines et obligatoires. Si sur chaque dogme il y avait quelque divergence, ce ne serait que sur des points secondaires, sans importance. En sorte que la thèse soutenue, ces années dernières, par Soloview, de la nécessité pour l'Eglise orientale de faire sa jonction avec l'Eglise romaine sous la suprématie infaillible du pape, serait la vraie; et toutes les traditions antiromaines de la vieille Eglise orthodoxe, seraient à répudier. Ainsi pensent ces nouveaux orthodoxes. Nous citons comme preuves leurs récentes attaques contre les Eglises anciennes-catholiques, et les accusations de protestantisme qu'ils prodiguent à ceux qui professent une orthodoxie autre que la leur.

Si notre appréciation de ces faits est inexacte, nous serons heureux de devoir la rectifier.

* **Pater Hyacinth und der Vatikan.** — Sous ce titre, la « Gazette de Francfort » (3 oct. 1909) a publié l'article suivant:

« Nach dem Tode des Fürsten *Odescalchi* ist in den italienischen Blättern mehrfach hervorgehoben worden, dass der Fürst ein Vertrauensmann des *Vatikans* war und manche geheime Verhandlungen geführt habe, so u. a. auch jene, die den Zweck hatte, den Expater Hyacinth *Loyson* in den Schoss der Kirche zurückzubringen. Da in der Erzählung dieser Verhandlungen mancherlei Unrichtigkeiten und Unwahrscheinlichkeiten unterliefen, hat Hyacinth Loyson durch seinen Sohn dem « Corriere della Sera » die folgende authentische Darstellung der betreffenden Vorgänge übermitteln lassen:

« Ich lernte den Fürsten Odescalchi im Hause der Fürstin Julia, Schwester des Kardinals Bonaparte, kennen. Sie kannte uns beide, und da er den Wunsch ausgesprochen hatte, mich kennen zu lernen, so lud sie uns zum Frühstück. Im Laufe des Gesprächs sagte der Fürst zu mir: « Sie sind weder Katholik noch Protestant; Ihre Haltung wäre grösser, wenn Sie das Eine oder das Andere wären! » Ich erwiderte ihm, dass ich den Protestantismus sehr schätze und viele protestantische Freunde habe, aber dass ich nie daran gedacht habe, in eine ihrer Kirchen einzutreten. Ich fügte bei: « Ich bin Katholik, aber auf meine Art! » Der Fürst erwiderte: « Aber

warum sind Sie nicht Katholik wie wir und mit uns?» Ich sagte: «Es bestehen gewisse Hindernisse, vor allem das Dogma der Unfehlbarkeit.» Der Fürst entgegnete lebhaft: «Die Unfehlbarkeit ist eine Dummheit (sciocchezza), aber da sie nun einmal Dogma ist, so ist es Pflicht der Katholiken, sich ihr zu unterwerfen, indem sie dem Dogma einen annehmbaren Sinn unterlegen.» Ich gestand, dass ich überrascht war. Ich fühlte weder die Pflicht noch das Recht, als Gläubiger mich einer «Dummheit» zu unterwerfen, auch wenn es mir gelingen sollte, ihr einen annehmbaren Sinn zu unterschieben. Ich sprach dann von einem andern Hindernis: meine Verheiratung. Meine Ehe ist mir heilig und unverletzlich. Der Fürst war ganz meiner Ansicht, aber er meinte, dieses Hindernis sei nicht unübersteiglich. Schliesslich fragte der Fürst, ob er unser Gespräch dem Vatikan mitteilen dürfe. Ich hatte nichts dagegen, aber nur unter der klaren Bedingung, dass er nicht in meinem Namen, sondern auf eigene Verantwortlichkeit zu berichten habe. Ich fügte bei, dass ich, wenn die Sache bekannt würde, sofort in den Zeitungen erklären würde, dass ich ihr fremd sei. Der Fürst erwiderte, er würde die gleiche Erklärung abgeben.

Fürst Odescalchi begab sich noch an demselben Tage zum Kardinalstaatssekretär *Rampolla* und dieser berichtete sofort dem Papst Leo XIII. Dieser nahm sich der Sache eifrig an und sagte, er werde sein Möglichstes tun, um alle Hindernisse zu beseitigen. «Leo XIII. und Rampolla», sagte mir der Fürst, «sind die einzigen Männer von Bedeutung, die der Vatikan gegenwärtig hat.» Er berichtete mir schon tags darauf den günstigen Erfolg des Versuchs. Der Papst oder der Kardinal (er erinnere sich nicht mehr genau, wer es war) habe gesagt: «Wir müssen einen weisen und heiligen Mann zum Pater Hyacinth schicken!» Sie trafen in der Tat eine würdige Wahl; sie wählten nämlich einen Kapuzinerpater, der Rat an der Römischen Kongregation war; er hiess damals Pater *Josef* und ist der heutige Kardinal *Vives y Tuto*. Der Pater begab sich sofort zum Fürsten und wollte eine Zusammenkunft mit mir haben, ich lehnte jedoch ab, weil ich in der Sache ganz passiv mich verhalten wollte. Dagegen begab sich meine Frau in Begleitung meines Sohnes zu der Unterredung, in der sie mit dem ganzen Freimut einer Christin und Amerikanerin über die zahlreichen Missbräuche der Kirche sprach. Der Pater widersprach ihr nicht, sondern bemerkte nur, dass alle Missbräuche durch die Autorität des Papstes beseitigt werden könnten. Tags darauf kam der Pater zu mir und dann noch einmal. So viel ich mich erinnere, waren dies die zwei einzigen Begegnungen, die ich mit ihm gehabt habe; sie waren lang, höflich und durchaus loyal. Der Pater sagte mir u. a., er achte meinen offenen Widerstand gegen die Unfehlbarkeit höher

als die scheinbare Unterwerfung gewisser Bischöfe und Priester, die sie nur äusserlich, nicht in petto annehmen. An meiner Ehe nahm der Pater als Priester und Mönch weniger Anstoss, und als ich erklärte, ich wolle pastor et conjux in æternum (Priester und Gatte in Ewigkeit) bleiben, erwiderte er, da der Papst alles könne, würde er mich in eine der orientalisch-katholischen Kirchen, in denen die Priester verheiratet sind, eintreten lassen, zugleich mit der Erlaubnis, meinen Wohnsitz in Frankreich zu nehmen. Dagegen konnten wir uns über die Unfehlbarkeit nicht verständigen. Es war mir nicht möglich, ihr einen annehmbaren Sinn zu unterlegen; mein Gewissen und meine Vernunft waren in diesem Punkte intransigent. Als wir Abschied nahmen, umarmten wir uns und versprachen, für einander zu beten. Der Pater sprach noch die Hoffnung aus, dass die göttliche Gnade mich doch noch bekehren werde.

Was Fürst Odescalchi hoffte, war nicht die Bekehrung eines Abtrünnigen, sondern ein reformatorischer Aufschwung der römischen Kirche. Er verlangte Reformen und vor allem die Aufhebung des Zwangs-Zölibats. In seiner unüberlegten Begeisterung sagte er einmal, ich würde noch einer der Patriarchen des katholischen Orients sein. Eine überraschende und vor allem eine sehr traurige Tatsache ist es, dass etliche meiner katholischen Freunde, Liberale und auch Freidenker, in mich drangen, ich solle im Interesse einer religiösen Reform die Versöhnung mit dem Vatikan annehmen. Ich bin unversöhnlich geblieben. »

* **La « Correspondance de Rome » et le P. Tyrrell.** — Après avoir publié une traduction française des deux lettres de Tyrrell à M. l'évêque Herzog, parues dans la « Revue internationale de Théologie », « organe officiel de la secte des vieux-catholiques », la « Correspondance de Rome », organe officiel de la secte des romanistes, ajoute: « Aujourd'hui une Revue *protestante* . . . » Est-ce de nous que la Revue romaniste veut parler? Confond-elle l'ancien-catholicisme et le protestantisme? Veut-elle tromper une fois de plus ses lecteurs? Puis: « Tyrrell était un agnostique à apparence chrétienne, qui se déclarait catholique pour mieux combattre la foi chrétienne dans sa base logique et pleine qui est le catholicisme. » Toujours des mots et des duperies. Disons plutôt: « Le romanisme est un système de fidéisme à apparence chrétienne, qui se déclare catholique pour mieux combattre la foi chrétienne sous le masque illogique et pleinement hypocrite qu'est l'ultramontanisme. »

* **La soumission de l'abbé Brémond.** — Pauvre Père Tyrrell! L'ami qui paraissait lui être resté fidèle, vient de l'abandonner et de faire ce que lui, Tyrrell, s'était refusé à faire. Il est vrai que

Brémond se soumet sans rien rétracter de précis: il déclare « regretter et condamner tout ce qu'il a dit et fait *de répréhensible* au moment des funérailles du P. Tyrrell ». Et comme il ne se reproche certainement rien de répréhensible, cette soumission n'est donc que pour la galerie: pure comédie sur une tombe, donc doublement indigne. Et ces hypocrisies, ces lâchetés de caractères passent pour de la religion. Voilà comment Rome déprime la conscience et dupe le public.

* **La Papauté, Bastille à démolir.** — M. Carrier, ancien curé de l'Eglise catholique-chrétienne de Genève, a publié à Paris l'appel suivant:

« La destinée du genre humain est de former une grande et unique famille de frères. Le Christ est le premier qui ait exprimé cette pensée et qui en ait proposé la mise en œuvre, il y a bientôt deux mille ans. Mais, en indiquant cette destinée, il avait fait connaître aussi la condition pour qu'elle devînt une réalité, et cette condition n'était autre que la liberté: « Qu'il n'y ait pas de maître parmi vous »; tel était le premier mot de son programme: « la fraternité par la liberté. »

Mais ce premier mot était le renversement du régime payen de la tyrannie, partout établi: aussi la lutte fut terrible. Cependant, après trois siècles de cette lutte, la liberté triompha, et les peuples, en devenant chrétiens, devenaient frères.

La liberté et la fraternité grandirent ainsi l'une par l'autre pendant près de mille ans, malgré la résistance cruelle de la tyrannie païenne. Mais, après ces mille ans, une nouvelle tyrannie surgit dans le monde chrétien, la tyrannie des âmes. L'évêque de Rome, auquel l'importance de la ville, capitale de l'Empire romain, facilitait une influence exceptionnelle, trouva à propos de se déclarer souverain et maître de toutes les églises. L'ignorance des populations d'Occident leur fit accueillir avec empressement ce nouveau maître; mais celles d'Orient, de Grèce, de Turquie, de Perse, des pays scandinaves, comprenant l'irrégularité de cette prétention de l'évêque de Rome, refusèrent de s'y soumettre, et il en résulta, entre les églises chrétiennes, la division, infiniment lamentable, qui dure toujours, et qu'on appelle le schisme d'Orient.

Le monde chrétien se trouva ainsi comme coupé en deux parts, qui restent, sinon ennemies, absolument étrangères l'une à l'autre, l'Orient, gardant son indépendance, mais immobile dans l'attente d'une réunion nécessaire, et l'Occident, qui, ayant admis le principe dissolvant de la Papauté, ne montre plus, dans son histoire, qu'une suite de divisions de plus en plus profondes. Au seizième siècle, en effet, ce sont encore les excès de la puissance

papale qui suscitent le Protestantisme et l'on est en droit d'ajouter que, de nos jours, la répulsion complète et sans examen de tout christianisme et de toute religion par la société moderne n'a pas d'autre cause que ces prétentions.

Cependant l'avenir n'a pas dit son dernier mot, et une nouvelle phase est à prévoir et à préparer dans la vie du Christianisme, ce sera la période « d'après la Papauté ».

Cela n'est pas une prévision fantaisiste; étant donné que l'apôtre Pierre n'a jamais été évêque à Rome et qu'il n'a même jamais mis les pieds dans cette ville, ce qui est clairement démontré par le seul livre des « Actes des Apôtres », étant donné, d'autre part, qu'il est indigne et même impie de vouloir baser un christianisme sérieux sur une légende aussi grossièrement mensongère, la conclusion est aussi facile à déduire qu'elle est importante, et elle est celle-ci: « Si l'on veut conserver et relever le Christianisme, il est indispensable de fonder et d'organiser des églises en dehors de toute autorité ou intervention de l'évêque de Rome », ce qui revient à dire: « Pour sauver le Christianisme, il faut supprimer la Papauté. »

Il y a, en France, un grand nombre de citoyens, suffisamment renseignés, désireux de voir disparaître cette institution de la Papauté, ou au moins de se soustraire à son autorité, tout en restant fidèles aux pratiques religieuses auxquelles ils sont habitués: « ils en sont empêchés par l'Etat ». Plusieurs fois, dans le dernier siècle, des tentatives sérieuses ont été faites par des groupes de citoyens en vue d'organiser un culte religieux indépendant de l'administration romaine, dans quelqu'une des églises inoccupées, comme il en existe plusieurs à Paris: régulièrement ils ont été évincés « par l'Etat ». Même depuis la suppression du Concordat, l'Etat français, ou plutôt des hommes d'Etat, décidant des questions qu'ils ignorent, ne veulent reconnaître pour catholiques que les citoyens soumis au pape. Il est temps qu'on ne laisse pas de telles inconséquences garder force de loi.

On vient de fêter avec enthousiasme, à Paris et dans toute la France, le souvenir du 14 juillet 1789, jour où les citoyens de Paris démolirent la Bastille. La Papauté romaine est, pour la France et pour tous les pays chrétiens, comme une Bastille, symbole et instrument d'une intolérance qui n'est plus de notre âge. Le jour où cette dernière Bastille sera démolie — et ce jour est prochain — sera plus heureux, pour la France et le monde chrétien, que le 14 juillet de la Révolution, car ce sera la suppression de l'asservissement des âmes et l'inauguration de la liberté universelle et définitive, seule garantie de la paix et du bonheur des sociétés de l'avenir. »

* **Ce qu'est la Papauté.** — La plupart des sujets de la Papauté ignorent complètement son histoire. On leur a seriné, dès le catéchisme, que le Christ même a établi St. Pierre évêque de Rome, avec pouvoir pour celui-ci de transmettre sa prétendue autorité à ses successeurs. Et ils le croient, bien que tout soit faux dans cette assertion. Aucun ne songe à lire les Evangiles, les Actes des apôtres, l'histoire des conciles, etc., pour se renseigner sur la valeur *religieuse et morale* de la Papauté; ce serait cependant le devoir de tout papiste sérieux. On s'en garde bien!

Ce ne sont pas les documents qui font défaut. L'abbé de Meissas a publié un petit volume plein de faits: *Les Ephémérides de la Papauté* (Paris, Nourry). J'ouvre au hasard. A la date du 28 avril 1045, on lit: « Remplacement de Benoit IX par Grégoire VI. La chaire pontificale, malgré toutes ses souillures, était encore en 1033 un superbe cadeau à faire à un enfant. Le pape Jean XIX, mort en novembre de cette année-là, avait un neveu du nom de Théophylacte, âgé d'une douzaine d'années, à qui son père Albéric comte de Tusculum entreprit de faire ce cadeau-là. Comme il y mit le prix, l'enfant fut élu et sacré. On lui donna le nom de Benoit IX. Mais grisé par l'étendue de sa puissance, il ne s'en servit bientôt que pour remplir Rome de ses débordements. L'esprit public était alors si différent de ce qu'il est aujourd'hui, on était si habitué à l'inobservation des canons de la continence, qu'une maîtresse, même un sérail, n'eussent pas empêché le jeune pape d'être toléré, aimé même, s'il l'eût mérité par ailleurs. Pour soulever comme il le fit les Romains, il fallait qu'à tout le moins il enlevât par violence les filles à leurs parents et les femmes à leurs maris. Son successeur Sixte-Quint l'eût fait pendre pour moins que cela. Les Romains se contentèrent de le chasser.

Cette mésaventure lui arriva, malgré le crédit et l'autorité de son père, une première fois en 1038, vers l'âge de 17 ans. Rétabli la même année par l'empereur Conrad, il se fit chasser de nouveau vers le commencement de 1044. On élut même à sa place un évêque de Sabine, qui prit le nom de Sylvestre III; mais au bout de trois mois le comte de Tusculum parvint à réinstaller encore son polisson de fils. Il lui fit probablement de vertes semonces; mais rien n'y fit. Le malheureux continua sa vie crapuleuse et criminelle. Pourtant il se sentit tellement écrasé sous le poids de l'animadversion générale, qu'en 1045, vers ses 24 ans, il prit le parti de céder le Saint-Siège moyennant une rente viagère de 1500 livres. C'est alors qu'on élut Jean Gratien, prêtre de Rome, qui prit le nom de Grégoire VI. C'était un homme de bien, mais d'une médiocrité qui lui rendit bientôt la place intenable. — Pendant son

court pontifical (28 avril 1045—17 décembre 1046), outre Benoit IX et Sylvestre III qui continuaient à prendre le titre de pape, il y en avait encore un quatrième, Jean XX, à qui Sylvestre avait vendu la Papauté et qu'il avait sacré.

Tous furent déposés au concile de Sutri, ce qui n'empêcha pas Benoit IX de se rétablir en novembre 1047 et de rester huit mois encore. Il abdiqua enfin de sa pleine volonté et se retira, dit-on, pour faire pénitence au monastère de Grotta-Ferrata, où il mourut, jeune encore, vers 1054. — Etrange histoire que celle des papes. Tous les contrastes s'y rencontrent. Benoit IX aurait eu la foi ; et Boniface VIII ne croyait pas même à l'immortalité de l'âme. »

Les faits de ce genre abondent. Tels sont les chefs de cette institution, si tristement humaine, qui ose prétendre au gouvernement des âmes! Le plus étonnant n'est pas l'audace de la camarilla, mais l'aveuglement inqualifiable de ceux qui se prosternent devant elle. Au lieu de l'honneur de se gouverner eux-mêmes, ils préfèrent *être gouvernés*, et être gouvernés *par elle!*

* **Le pseudo-libéralisme et la conciliation à outrance.** — J'appelle pseudo-libéralisme le système du laisser-faire et du laisser-passer à tout prix et sans condition, soit en politique, soit surtout en religion. En religion, il consiste à permettre à chacun d'enseigner et même d'imposer comme dogmes religieux ou comme mesures ecclésiastiques des doctrines erronées, propres à fausser les intelligences, à corrompre les caractères et les consciences, et aussi des décisions subversives, au fond plus politiques que religieuses, contraires à l'ordre public et à la paix sociale, attentatoires à l'autorité de l'Etat, etc. La ruse consiste à dire que ces doctrines, ces décisions, ces mesures, cette discipline sont d'ordre religieux, et, dès lors, qu'elles ne regardent que les consciences, qu'elles échappent conséquemment à l'Etat, qui n'est ni théologien, ni religieux, ni confessionnel. Et l'Etat le croit, et les pseudo-libéraux ferment les yeux et se croisent les bras. Et le parti ultramontain ou clérical en profite pour s'organiser en milice *(Ecclesia militans)*; il ne cache pas que, comme pouvoir spirituel, il tend à dominer et à gouverner les pouvoirs temporels, et il se fortifie en conséquence. Et le parti pseudo-libéral y consent, il s'oppose même à ce qu'on entrave les agissements cléricaux, parce que, dit-il, c'est de la religion, affaire privée et de conscience, et sur ce terrain tout le monde est libre.

C'est grâce à ces sophismes et à ces subterfuges que Rome devient de plus en plus puissante aux yeux des masses, et le parti vraiment libéral de plus en plus menacé et affaibli. J'ai

réfuté maintes fois ces quiproquos: Voir *Les faux libéraux de l'Eglise romaine*, *Etude stratégique contre Rome*, *Le mouvement contemporain des Eglises*, *Le Catholique national*, etc. Mais il faut revenir sans cesse à la charge, pour essayer d'ouvrir les yeux à ceux qui ne veulent pas voir. Un pasteur protestant, M. Gaillard, a répliqué dernièrement en ces termes au « Courrier de Genève » (ultramontain):

« Est-il besoin de le dire? Lorsque je parle du catholicisme romain, je combats un système, une institution, des principes qui me paraissent erronés ou nuisibles, je n'attaque pas les personnes. Je sais et je constate qu'il y a parmi les catholiques romains, aussi bien que parmi les protestants, des gens honnêtes, bons, pieux à leur manière, d'esprit large et de commerce agréable. Je ne songe pas un instant à refuser à nos concitoyens catholiques et au clergé romain de notre canton le droit de travailler au développement de leur Eglise, à la conquête même, au profit de Rome, de la cité de Calvin. Mais ils ne trouveront pas étonnant que, selon mes faibles moyens, je signale ce danger à mes coreligionnaires protestants et que je travaille à le conjurer.

« Voilà toute mon étroitesse, toute mon intolérance, tout mon fanatisme. Quoi qu'il en soit, il faut avouer que nous nous trouvons à Genève dans une étrange situation.

« On y parle de tout et de tous; les discussions politiques y sont toujours vives, souvent violentes, et y dégénèrent facilement en questions de personnes; on s'insulte, on se calomnie à qui mieux mieux; les libres-penseurs appellent les pasteurs des hypocrites et des jésuites, ils traitent Calvin de menteur, de tyran, d'assassin, etc. Et tout cela est pain bénit: les professeurs de modération se taisent et le public ne s'en émeut pas. Mais a-t-on le malheur de dire, même en termes modérés, que le catholicisme romain est entaché d'erreurs et de superstitions, qu'il a une influence défavorable sur les peuples qui l'ont pratiqué, qu'il faut par conséquent s'opposer à ses progrès par tous les moyens légitimes, c'est-à-dire sans se départir de la plus grande tolérance envers les personnes — aussitôt, à droite et à gauche, les voix s'élèvent: pas de discussions religieuses! pas d'agitation confessionnelle! — et le malheureux qui a touché à ce sujet défendu passe un mauvais quart d'heure: « Haro sur le baudet! s'écrie-t-on; ce pelé, ce galeux d'où nous vient tout le mal! » — Les professeurs de modération le tancent vertement, et les nombreuses autruches protestantes, la tête dans le sable, applaudissent des deux ailes, et les vaillants chevaliers de l'ordre du « Drapeau dans la poche » opinent du bonnet. — Ah! il joue un rôle bien ingrat, celui qui ose aujourd'hui élever la voix contre

le romanisme dans la ville des réformateurs! Heureusement, nous allons leur élever un monument: au moins, si nous nous taisons, ces pierres crieront! »

C'est affaire à M. le pasteur d'attaquer les autruches « protestantes »; nous attaquons, nous, celles de tous les partis qui laissent juguler la liberté, tout en se réclamant d'elle. On a même fait, dernièrement, le jeu de mots suivant: « Nous voulons la lutte pour la civilisation *(Kampf zur Kultur)*, mais pas de *Kulturkampf* », comme si le *Kulturkampf* n'était pas la lutte pour la civilisation. Répétons-le, les partisans du *Kulturkampf* ont combattu le parti ultramontain et jésuitique non pour sa théologie ou sa religion, mais uniquement *pour la politique subversive* contenue dans sa théologie et dans sa religion. C'est l'affaire des théologiens de réfuter la théologie et les dogmes de Rome, et les anciens-catholiques n'y ont pas manqué; mais les gouvernements qui ont combattu Rome ne l'ont combattue que sur le terrain politique et par des moyens politiques; bien entendu, Rome a crié qu'on blessait sa conscience et sa religion, comme tout conspirateur prétend qu'on attente à sa liberté! Ruse de guerre, assertions puériles, que les pseudo-libéraux, les « chevaliers de l'ordre du Drapeau dans la poche » prennent pourtant au sérieux. Ils sont pour la conciliation et la paix, disent-ils; ils ne voient pas que, *de fait*, loin de procurer la paix, ils fortifient le parti de la guerre et travaillent pour les ennemis de l'Etat et de la paix publique; ils ne comprennent pas que leur fausse paix n'est qu'une lutte inévitable et prochaine. C'est toujours à recommencer. Ils ont des yeux pour ne pas voir, et des oreilles pour ne pas entendre, et se croient, avec cela, de grands clercs et de profonds politiciens: jésuites inconscients ou jésuites à robe courte.

* **Sophisme des pseudo-libéraux.** — Vieux comme les rues, mais toujours remis en avant. « L'Etat doit être neutre en matière de religion et d'Eglise; donc, dit-on, les catholiques-romains doivent être libres comme les autres citoyens, libres dans leurs églises, dans leurs écoles, dans tous leurs actes. » — Ces beaux raisonneurs ne voient pas que les catholiques-romains ne sont pas neutres vis-à-vis de l'Etat; qu'ils ont mille avantages contre lui; qu'ils sont comblés de privilèges, ayant exclusivement pour eux les églises et les cures, qui devraient être aussi aux catholiques non romains; qu'ils utilisent ces privilèges à comploter contre l'Etat; qu'ils sont en guerre contre la tranquillité de l'Etat, contre plusieurs lois; etc. Donc l'Etat doit se défendre. Ce n'est plus de la religion, c'est de la politique. Le Kulturkampf est inévitable par le fait des principes et des faits et gestes de Rome. Rome veut la guerre et la fait. La laisser faire est trahir l'Etat et la société.

* **Encore M. Briand.** — Dans son célèbre discours de Périgueux, M. le président du Conseil des ministres a continué son jeu, qui consiste, d'une part, à bien accentuer en paroles sonores que l'on veut donner « *à tous* la liberté d'opinion et de conscience et la justice sans laquelle il n'est pas de république » ; et, d'autre part, à refuser cette liberté et la justice aux catholiques libéraux qui veulent rompre avec Rome. « Pas de sectarisme à rebours! » s'écrie M. Briand, comme si les prêtres nationaux qui se réclament des libertés gallicanes et qui veulent se libérer de la tyrannie papale, étaient des sectaires! Comme si les premiers sectaires n'étaient pas précisément les papistes qui, au nom du pape, combattent le gouvernement français actuel ; ces évêques qui viennent de lancer un manifeste de combat, une véritable déclaration de guerre, contre ce qu'ils appellent l'école neutre, c'est-à-dire contre les écoles du gouvernement, la neutralité scolaire étant dans la loi. Tout le monde voit cette hostilité du clergé ultramontain, son organisation de plus en plus menaçante. Mais M. Briand ferme les yeux. Cet agneau, symbole de la tolérance, n'entend pas le loup qui veut le saisir. Si Rome ne veut pas des biens ecclésiastiques, qu'on les donne aux pauvres, mais jamais aux associations cultuelles dites *schismatiques*. Sur quoi le « Le Chrétien » (août 1909) fait la réflexion suivante: « Il y a là un trait de nature qui doit être fortifié par quelque arrière-pensée. Les papistes espèrent-ils mettre un jour la main sur le bien des pauvres et y retrouver des bribes du domaine ecclésiastique? Ont-ils surtout peur d'aider au schisme? Croient-ils donc au schisme menaçant? Peut-être!

« Est-ce l'existence en France d'une demi-douzaine de minimes cultuelles indépendantes qui leur cause tout cet émoi? Leur exemple leur en semble t-il contagieux? Non. Il y a autre chose sur les sentiments des fidèles. Le clergé, et surtout l'armée des réguliers, est mieux informé que nos journalistes et nos hommes d'Etat. Or, dans ce monde-là, on semble s'attendre à un schisme d'importance. Toute la politique de Rome et de ses complices se résume ainsi: La peur de la concurrence, la peur du schisme. »

* **La cultuelle de Saint-Hilaire-sur-Garonne et les tribunaux.** — On lit sous ce titre dans « Le Chrétien » (septembre 1909):

« *Il faudra bien qu'on arrive à reconnaître les conséquences monstrueuses de l'application faite par les tribunaux de l'art. 4.* Ainsi s'exprime un de nos correspondants, un pasteur du Sud-Ouest, nous adressant des documents sur les incidents de Saint-Hilaire-sur-Garonne.

Oui! il faudra bien qu'on en arrive là! Mais l'opinion est bien lente à s'émouvoir!

A Saint-Hilaire-sur-Garonne, un maire agissant comme tel, à la suite d'une délibération de son Conseil municipal, au nom d'une population que les agissements d'un prêtre romain avait indignée, ne put assurer la jouissance de l'église communale au prêtre librement choisi par lui et son Conseil.

Pire que cela! la modeste tentative qu'il fit, quoique non suivie d'effet, lui valut d'être traduit devant les tribunaux et finalement condamné.

Ceux qui s'étaient imaginé que la législation sur les cultes était une œuvre de liberté, doivent voir combien grande est leur erreur.

La loi était mauvaise, mais la jurisprudence, que tendent à établir les tribunaux, est pire.

Louis XIV a persécuté les ennemis du catholicisme, mais il a tenu en bride le catholicisme, méprisé les prétentions romaines et maintenu les libertés des Eglises gallicanes.

Il s'est conformé à la tradition nationale, car dès 1269, *Saint-Louis* avait donné sous le nom de Pragmatique Sanction une ordonnance sur les libertés et immunités de l'Eglise gallicane où il déclarait: *Que de Dieu seul relève la France!*

Nos médiocres politiciens ont abandonné tout ce qui pouvait ressembler à la tradition nationale; ils persécutent bien ceux que le catholicisme romain redoute, les modernes schismatiques, mais ils laissent l'Eglise romaine libre de clamer: « Tout pour le pape, tout par le pape. »

Les petites cultuelles indépendantes sont persécutées, et leur crime, c'est d'avoir réalisé les intentions du législateur en fondant des cultuelles, c'est aussi, d'avoir posé des limites à la puissance en France du pape et de ses fonctionnaires et de penser avec saint Louis: que de Dieu seul relève la France.

* **Divisions en France.** — Ce ne sont pas seulement les pseudo-libéraux à la façon de M. Briand qui font le jeu de Rome, ce sont aussi les prêtres ci-devant romanistes qui, au lieu de s'unir pour lutter contre Rome, se divisent entre eux! C'est un comble. On dirait que la mentalité française tourne d'elle-même à la contradiction dès quelle n'est plus menée à la baguette par une autorité tyrannique. Le « Chrétien libre », organe de l'œuvre *pour et par* les anciens prêtres chrétiens, semble se réjouir de ce que le nombre des Cultuelles diminue; il dit expressément: « Les cultuelles et les cultuellistes ne sont pas heureux. Mais d'où viennent ces insuccès répétés? Ne seraient-ils pas explicables par cette *enfantine obstination* à vouloir conserver *intégralement* le formalisme romain? » Cette opinion montre ce que devient la logique dans le système

d'éducation ultramontaine et quelle superficialité persiste jusque dans les esprits qui essaient de se libérer de Rome. M. Marc Didier, Directeur de « L'Eglise nationale », leur réplique ainsi (1er numéro de juin 1909) : « Vraiment, notre confrère nous la baille belle! Ne peut-il comprendre que ce que nous voulons « conserver » et même reconquérir, nous catholiques français, qui faisons bon marché du pape et de Rome, mais non de l'héritage de nos pères gallicans dont le jésuitisme nous a dépouillés : ce sont *nos églises!*

Qui aura les églises aura les fidèles. Les ultramontains le savent bien, et c'est pour cela qu'ils sont si furieux partout où des catholiques-français sont arrivés à garder, contre eux, leurs églises, ce qui n'était possible qu'avec la constitution, selon la loi, d'associations cultuelles s'engageant à assurer l'exercice du culte, conformément aux règles générales de ce culte.

Ainsi, le maintien du « formalisme romain » dont se plaint le « Chrétien libre » a été imposé à nos amis par le texte de la loi elle-même.

Notre confrère ignore profondément la position des cultuelles, il ne sait donc pas que les cultuelles sont victimes de l'interprétation que les tribunaux donnent à la loi de séparation.

Celles qui subsistent doivent maintenir leur organisation en rapport avec les règles générales du culte catholique. Même en se tenant dans la position légale quelques-unes ont été traquées.

Les « insuccès » de nos cultuelles viennent de la persécution, — qui donc l'ignore? — et non pas de la cause qu'il plait à notre confrère d'imaginer.

Peut-être, en effet, les cultuelles françaises, sous ce commun effort des hommes de soutane noire et de robe rouge, sont-elles appelées à succomber toutes. Ce serait une illustration nouvelle de la fable du « Pot de terre et du Pot de fer ». Mais, en tout cas, jusqu'à ce qu'elles soient mortes (et l'exemple de la nouvelle cultuelle fondée à Sains et Torcy prouve qu'elles ont encore bonne envie de vivre), ce n'est pas à des « chrétiens libres » (dont les « Fraternités » sans formalisme sont encore à naître), à les enterrer sans un mot de sympathie, et à les asperger avec un goupillon plutôt brutal, d'une eau bénite où paraît entrer plus de vinaigre que de sel. Encore une fois, serait-ce trop demander à nos frères en la foi que de s'entre-témoigner un peu de sympathie et d'éviter en tout cas de se tirer les uns sur les autres?

* **Chez les ultramontains français :**

— *Fétichisme papiste.* — Il faut désormais prononcer le latin comme le pape le prononce! C'est M. Camille Couillault qui, dans la « Revue du clergé français » (1er août 1909, p. 380), emploie

son érudition à le démontrer. « Tout en travaillant à l'édition officielle des livres de chant romain, dit-il, les membres de la Commission pontificale grégorienne, présidée par Dom Pothier, s'efforcent de découvrir un moyen pratique de le résoudre. Mais quel moyen plus pratique, plus simple, plus *catholique*, selon l'expression de Dom David, que de propager dans l'Eglise *la prononciation même du souverain pontife?* » La science, c'est le pape; la philosophie, c'est le pape; la philologie, c'est le pape; même la bonne prononciation, c'est encore le pape! Vraie papolâtrie.

— *Clergé militant.* — Un « vieux moraliste » écrit dans « l'Ami du clergé » (19 août 1909): « Une carte nous reste à jouer: *la suprême bataille sans trêve ni merci, jusqu'au dernier sang*, sur le terrain de la neutralité scolaire... Tous les sacrifices temporels, y compris, s'il le faut, celui de la vie ». On le voit, c'est sérieux. M. Briand est averti: à ses aménités infatigables, le parti ultramontain répond par un « va tout » sans merci!

— *Servilisme papiste.* — Même les hommes de science ne discutent plus contre Rome, mais seulement *pour* Rome. Curieux exemple: M. Ch. Urbain, ayant à juger Leibniz comme historien, écrit sans le moindre gêne et, bien entendu, sans la moindre preuve: « Lorsque Leibniz est appelé à se prononcer entre les papes et les empereurs, il donne *systématiquement* tort aux papes: déplorable effet des *préjugés* même sur un homme de génie! » [1]) — Ainsi quand un homme de génie comme Leibniz donne tort à un pape, c'est préjugé de sa part et esprit systématique! M. Urbain ne voit-il pas qu'on pourrait retourner contre lui son propre procédé? Ce n'est donc plus de la critique.

— *Fausse évolution romaine.* — Certains ultramontains prennent le mot « évolution » dans le sens de changement, comme l'a fait Newman, et ils n'en rougissent pas; au contraire. D'autres, plus perspicaces, comprennent que le changement ôte à la révélation chrétienne tout caractère divin et la relègue parmi les choses humaines, dont le propre est de changer.

A laquelle de ces deux catégories appartient M. l'abbé Villien? Je ne sais. Il a écrit dans la « Revue du clergé français » (15 septembre 1909, p. 642): « Que nous sommes loin des rites primitifs suivant lesquels on conférait le baptême! » Effectivement, il a montré cet « éloignement » avec une grande abondance de détails. Et ce qu'il a dit du baptême, on peut, on doit même le dire de tous les autres sacrements tels qu'ils sont administrés actuellement dans l'Eglise de Rome. Et ce travail, on peut le faire aussi au sujet de

---

[1]) « Revue du clergé français », 15 septembre 1909, p. 714.

tous les dogmes romains d'aujourd'hui; en sorte que l'Eglise des papes est bien une Eglise toute nouvelle et tout autre que l'Eglise primitive.

Mais, répliquent les ultramontains de l'école Batiffol, nous avons le droit et même le devoir d'évoluer.

Réponse. Dans les choses humaines, vous avez ce droit et ce devoir, évidemment: donc en discipline, et même en liturgie, les cérémonies étant humaines dans leurs formes. Mais une condition s'impose: c'est que cette évolution soit un progrès et un bienfait, car évoluer pour retrograder et empirer est mal. Donc le point d'arrivée de toute évolution légitime doit être meilleur que le point de départ. C'est évident.

Or tel n'est pas le cas des évolutions romaines. Si on les compare avec ce qui se pratiquait et s'enseignait dans l'Eglise primitive, on constate, ici, une admirable simplicité dans une très grande liberté, et là, au contraire, une complication qui presque toujours est une corruption des idées et des choses. En effet, le baptême romain actuel se réduit à une infusion de quelques gouttes d'eau sur la tête du baptisé, infusion qui symbolise à peine, en tout cas très mal, la purification du baptisé, et encore moins son incorporation au Christ et sa nouvelle naissance dans la mort du Christ. Aucun de ceux qui assistent à un baptême romain ne se douterait de cette triple signification du baptême chrétien si on ne le lui expliquait pas; et en entendant cette explication, il est plus qu'étonné, tant elle lui semble éloignée du rite conféré.

La pénitence romaine actuelle, la transsubstantiation eucharistique avec les nombreux miracles qu'elle suppose, sont plus éloignées encore de ce que nous lisons dans les Ecritures et dans la tradition universelle sur la pénitence et l'eucharistie primitives. Je n'ai pas à le démontrer ici: quiconque est tant soit peu au courant de la théologie romaine d'aujourd'hui en est facilement convaincu. C'est l'*abc* de la dogmatique.

La conclusion à tirer est évidente, palpable: donc l'Eglise romaine d'aujourd'hui n'est plus une Eglise apostolique. Ni dans sa doctrine, ni dans ses rites liturgiques, elle n'est la continuation de l'Eglise chrétienne primitive. A force d'innover et de changer, ses théologiens et ses papes l'ont transformée en une Eglise nouvelle, encore chrétienne de nom, encore catholique de prétention, mais en réalité antichrétienne et anticatholique. Aucun des Batiffols qui le nient, ne peut légitimer les tours de passe-passe dans lesquels ils affirment l'identité des deux Eglises. A l'ancienne magie payenne trop facilement transportée dans l'Eglise par des masses mal converties, ajouter la magie du moyen âge et celle des temps actuels,

c'est simplement faire du temple une sorte de salle de Robert-Oudin. Or, si le Christ a chassé les vendeurs du temple, il faut plus encore en chasser les prestidigitateurs. Les esprits sérieux ont besoin d'une religion sérieuse, d'un christianisme éclairé, d'un dogme respectueux de la raison et de la science, d'une morale consciencieuse et non superstitieuse, de rites où la prière soit une élévation de l'âme vers Dieu et non un escamotage prétendu des substances; nous n'avons pas besoin d'être étonnés par de faux miracles, mais nous devons être sanctifiés par une grâce vraie et efficace. Ce qu'il faut, ce n'est pas le changement des doctrines, ce n'est pas l'évolution des dogmes, mais le changement des cœurs, qui de pécheurs doivent devenir saints, c'est l'évolution des esprits, qui d'ignorants doivent devenir éclairés. *Lumen de lumine*, telle est la vraie genèse surnaturelle, l'infusion de la vie divine dans les âmes. Il n'y a pas d'autre évolution chrétienne.

— *Comment Rome discute.* — Aux yeux de « l'Osservatore romano » (11 octobre 1909), les Mariavites ne sont que des « fanatiques partisans d'une femme, la fameuse Kozlowska »; et les anciens-catholiques, jansénistes et autres, en allant aux mariavites, ressemblent à l'enfant prodigue qui, au lieu d'aller à son père, retourne *ad porcos!* En vérité, on n'est pas plus gentlemen! C'est Guizot qui disait: Rome est la grande école du respect!

* **Le catholicisme romain en Italie.** — D'après M. Rostagno, pasteur à Palerme, « la situation morale et religieuse de l'Italie constitue un vrai désastre. Le pape actuel y a causé, comme en France, en Espagne, en Allemagne et ailleurs, de grandes déceptions. Il avait annoncé, lors de son avènement, qu'il se proposait de « restaurer toutes choses en Christ ». Et voilà que dans son catéchisme il ordonne de repousser avec horreur et de jeter au feu les Bibles protestantes! Voilà qu'il prêche l'ignorance, en interdisant aux futurs prêtres de fréquenter les universités de l'Etat, et en déconseillant aux gens du peuple de s'instruire par la lecture! Voilà qu'il fait une guerre à outrance à ces modernistes parmi lesquels se trouvent de nobles âmes qui aspirent bien plus que lui-même à « restaurer toutes choses en Christ ». Quiconque vient en Sicile y rencontre une superstition voisine du paganisme. On y voit des dévotes qui promènent leur langue sur les dalles du sanctuaire pour obtenir certaines grâces. A Girgenti, lors de la fête du Saint-Patron de cette localité, on lance des pains sur la statue et on les revend ensuite très cher à des gens qui croient que le contact de ces miches avec la statue les a douées de vertus mirifiques. Lors des processions suscitées par la sécheresse de l'été dernier, on a mis sur la bouche de la statue de Saint-Sébastien un mor-

ceau de poisson sec et très salé, pensant que le saint ressentirait ainsi une soif qui le déterminerait à faire tomber la pluie! » Le pasteur de Palerme doit être bien informé: il conclut à l'urgence d'une réforme qu'il voudrait protestante. Nous la rêvons catholique, Mais puisse-t-elle être avant tout et sans retard simplement chrétienne! (« Sillon de Genève », octobre 1909.)

* **Le catholicisme romain en Espagne.** — La mort de François Ferrer à Barcelone a soulevé d'indignation l'Europe entière, même une partie de l'Espagne. On voit, par ce fait entre mille, ce qu'est un gouvernement dominé par le clergé romain. Lire, sur ce point, l'article de la « Gazette de Francfort » du 14 octobre 1909. La « Semaine littéraire » de Genève, 28 août 1909 (donc avant la catastrophe susdite) s'exprimait déjà ainsi (p. 416) par la plume de M. Albert Bonnard:

« Dans les villes espagnoles, on hait le clergé. Il est le grand privilégié. Il ne paie point d'impôts. Il possède des richesses énormes et une influence illimitée sur les affaires publiques. Au cours des quinze dernières années les couvents de Barcelone se sont énormément multipliés. Les moines chassés de Cuba et des Philippines, les congrégations dissoutes par le gouvernement français y ont afflué. Les couvents possèdent dans la plus grande cité d'Espagne les meilleurs quartiers, les hautes maisons modernes locatives, les plus beaux édifices de la ville. Beaucoup sont des entreprises industrielles. Les moines fabriquent à peu près tout, des liqueurs au savon, du chocolat aux cartes de visite. Et les bonnes sœurs enlèvent leurs pratiques aux pauvres couturières, brodeuses, blanchisseuses, courtepointières, même aux petites maîtresses de langues et de musique. La concurrence est inégale, car les laïques sont écrasés d'impôts et de charges de famille, tandis que les hôtes des couvents sont dispensés de toute obligation envers le fisc, logés, entretenus et apportant leur salaire à la caisse de leur pieuse maison. Ils peuvent ainsi se contenter de peu et avilissent les prix, sans compter qu'il est de bon ton, dans la bourgeoisie, de leur donner en tout et pour tout la préférence. Ainsi s'explique l'animosité du prolétariat: il tient les ordres pour ses ennemis, même là où ils ont fondé des écoles, des hôpitaux, des établissements de refuge et de bienfaisance. Et dès que les révolutionnaires se sont crus les maîtres, ils n'ont pensé qu'à brûler les couvents. Elevés dans l'ignorance et le fanatisme, les peuples que le cléricalisme a formés ne connaissent plus de bornes à l'esprit de dévastation quand une fois ils se déchaînent.

Presque partout, ils ont procédé de même sorte. Devant une des portes une troupe d'hommes et de femmes se présentaient;

ils l'enfonçaient à coups de hache et les morceaux servaient de combustible. Dans des outres de peau de chèvre, où le vin espagnol prend un goût insupportable pour qui n'est pas né au Sud des Pyrénées, les incendiaires avaient apporté du pétrole. Ils le répandaient sur les planches et mettaient le feu. Des trois cents couvents de Barcelone, quarante-huit ont été brûlés. Pour vingt-quatre autres le feu a pu être étouffé à temps ou l'attaque des insurgés a été repoussée. Il ne semble pas qu'on s'en soit pris aux personnes. Les religieux et les moines ont été le plus souvent prévenus; on leur a laissé le temps de sortir et même d'emporter leurs objets précieux. Des reporters dignes de foi affirment qu'on n'a pas pillé, ni molesté religieux et religieuses. On a vu des insurgés emporter sur leurs épaules les nonnes malades. Même une troupe d'insurgés a été arrêtée dans son œuvre de destruction par un homme qui leur a affirmé que les sœurs dont elle allait brûler la maison étaient pauvres et soignaient des folles. C'était aux couvents industriels qu'on en voulait et avec furie. A plusieurs reprises, les révolutionnaires apprenant qu'ici où là le feu prenait mal, y sont retournés pour achever leur œuvre. Trois prêtres ont été tués, il est vrai, mais il est vraisemblable que ce fut par accident.

On a beaucoup parlé de mutilations de cadavres et d'odieuses violations de sépultures. Voici, toujours d'après les témoins que j'ai invoqués, ce qui s'est passé à cet égard: Contrairement à la loi commune, le gouvernement espagnol tolère encore que les ordres enterrent leurs morts dans l'intérieur des couvents. Vainement certains journaux et membres du Parlement protestent sans se lasser contre cette coutume. Dans le peuple, des histoires effrayantes, qui ne sont peut-être pas toutes des fables, circulent: on raconte d'infanticides, de meurtres, de supplices; on prétend que les moines dissimulent les cadavres pour que la justice ignore ce qui se passe d'abominable derrière leurs hautes murailles. Et c'est pour cela que, dans trois des couvents incendiés, les insurgés ont ouvert des tombeaux et des cercueils afin de voir si les cadavres portaient des traces de mauvais traitements et de chercher les preuves de morts violentes. Sur le résultat de ces investigations circulent d'affreuses histoires, qu'il faut taire aussi longtemps que la preuve n'en aura pas été apportée . . . »

Et encore: « La vérité, c'est que l'omnipotence monacale qui honore l'Espagne est l'école d'anarchie la plus efficace qui se puisse imaginer. Dans sa patrie l'homme aime le sol qu'il cultive et qu'il moissonne, le lieu de son activité fructueuse et libre. S'il n'a rien, s'il se voit dépouillé de tout, s'il est sans droits, s'il se sent victime de noires injustices, s'il se croit obligé de sacrifier ses en-

fants pour assurer les bénéfices démesurés de ceux qui l'oppriment, comment voulez-vous qu'il accepte avec joie des sacrifices pour sa patrie et qu'il n'ait pas des accès de colère brutale et stupide, au niveau de l'éducation qu'il a reçue? . . . »

* **Ce que Rome appelle maintenant dogme.** — M. Breton, recteur de l'institut théologique de Toulouse et successeur de M. Batiffol, fait des aveux formels sur la nature actuelle du *dogme* et des *définitions dogmatiques* dans l'Eglise romaine. Le dogme n'y est plus une doctrine immutable, toujours crue dans l'Eglise comme venant de J.-C. ; c'est simplement ce que le magistère prétendu infaillible, c'est-à-dire Rome, définit comme devant être cru ; et Rome fait entrer dans ses définitions tout ce qui lui paraît propre à satisfaire la curiosité des fidèles et à mettre fin aux débats des théologiens, peu importe si ses définitions d'aujourd'hui ont été combattues antérieurement, même par les meilleurs théologiens, et si elles n'étaient auparavant que des opinions philosophiques. Bref, ce qui fait maintenant le dogme, *c'est la définition de Rome;* il y a donc, dans les définitions dogmatiques de Rome, des doctrines qui n'ont été ni révélées par J.-C., ni enseignées par les apôtres ; il suffit que Rome les juge utiles aux intérêts de l'Eglise pour qu'elle les érige légitimement en dogmes. Voilà le système actuel.

Les extraits suivants d'un discours prononcé par M. Br. à Toulouse, prouvent le fait de cette nouvelle et abominable Dogmatique [1] :

« Les définitions dogmatiques de l'Eglise sont, dit-il, une *explication relative, imparfaite,* mais tout de même une explication de la vérité qu'il faut croire. Et l'on peut dire que l'Eglise a été amenée à définir *ses dogmes* [2] par la nécessité où elle s'est trouvée de *satisfaire la curiosité* tout en la contenant . . . *A l'origine,* l'Eglise a pu *se contenter* d'offrir aux âmes qui venaient à elle *les données évangéliques dans leur simplicité concrète* [3]. »

N. B. Voilà le dogme dans l'Eglise primitive : « les données évangéliques dans leur simplicité concrète ». Mais, déjà au temps de la prédication apostolique, M. Br. signale une « curiosité légitime ou indiscrète », qu'il fallait satisfaire. *Transeat,* bien que ni les théologiens ni l'Eglise n'aient ni le pouvoir de satisfaire la *curiosité,* ni celui d'enseigner ce qu'ils ignorent et ce que le Christ n'a pas jugé à propos d'enseigner. En tout cas, « ce travail d'*élaboration* et d'*organisation* de la doctrine révélée » n'était évidemment que de la théologie, simple tentative pour expliquer le bien fondé

---

[1]) *Bulletin de litt. ecclés. de l'institut cath. de Toulouse,* nov. 1909.

[2]) Il ne s'agit plus des enseignements du Christ, mais de ceux de l'Eglise, ou plutôt du pape seulement.

[3]) P. 373-374.

des enseignements de J.-C., et ce travail des théologiens était humain et scolastique. Et voilà comment s'est formé ce que M. Br. appelle « le grand arbre de la *théologie* catholique » (p. 375). Jusqu'ici c'est parfait, le dogme reste distinct de la théologie, le révélé distinct du non révélé. Mais voici la confusion :

L'Eglise *(sic)* choisit, dans ce « vaste champ de la science sacrée », ce qu'elle juge à propos de « définir » ; et ses définitions sont faites « avec des idées *humaines* », et « il y a toujours et nécessairement *disproportion* entre la vérité qui vient de Dieu et *le vêtement que les hommes peuvent lui donner* » (p. 375). Est-ce clair ?

Ces aveux sont amusants de naïveté, mais cette dénaturation du vrai dogme, cette prétendue divinisation des pauvres élucubrations des théologiens, est fort triste. « L'Eglise, dit encore M. Br., n'a pas attendu le XVe siècle pour *introduire dans ses définitions des notions philosophiques puisées à des sources diverses* . . . Il est indispensable que l'on retrouve dans la langue que l'Eglise parle à l'humanité *une empreinte, un reflet des temps et des lieux* qu'elles ont traversés ensemble » (p. 377). Et ceci : « Quelles que soient les idées sous lesquelles l'Eglise nous présente la vérité *révélée* (?), *il faut toujours en élaguer un certain nombre d'éléments où se marque l'imperfection de leur origine*, et, par suite, ces idées ne peuvent nous donner du monde surnaturel, comme le dit St. Thomas, qu'une connaissance *par analogie*. Nous disons bien : la substance, la nature, les personnes divines, mais *nous devons convenir aussi* que ces idées de substance, de nature et de personne *ne sauraient s'appliquer à Dieu telles que nous pouvons les concevoir* » (p. 377). N'est-ce pas déclarer clairement que *le système trinitaire actuel* est de la pure scolastique ?

De plus, si vous demandez des démonstrations à Rome, M. Br. répond que « l'Eglise est *un gouvernement* ». Or un gouvernement commande et ne démontre pas. Et d'après l'encyclique *Pascendi*, « la première place revient de droit à la théologie, *tellement que* c'était une maxime de l'antique sagesse que le devoir des autres sciences comme des arts *est de lui être assujetties et soumises à la manière des servantes* » (p. 379).

A la bonne heure ! M. Br. parle net. Les philologues, les historiens, les philosophes, les astronomes, les naturalistes, les mathématiciens, etc., savent qu'ils ne sont que les « bonnes à tout faire » des théologiens romains et du pape. Et si cela les étonne, M. Br. achève de les confondre en leur affirmant que, *d'après Louis Veuillot*, « le monde n'est que la preuve de l'Eglise » (p. 381). Donc les sciences de l'univers ne sont là que pour démontrer que le pape et ses théologiens ont raison ; et si les savants résistent, l'Eglise

(toujours le pape) « triomphera de la fourbe, de la folie et de la force du monde » ! Comment le sait-on ? C'est Veuillot, le fameux Veuillot, qui l'a dit !

Merci mille fois à M. le recteur de Toulouse de sa bonne franchise.

* **Le « Rinnovamento » et la « Revue d'histoire et de littérature religieuses ».** — Le « Rinnovamento », organe des modernistes italiens, annonce, en tête de sa livraison de décembre 1909, qu'il cesse de paraître. Nous le regrettons vivement, parce que c'était une tribune dans laquelle, sans doute, étaient proclamées de graves erreurs, mais dans laquelle, du moins, était revendiquée la liberté de la science et de la foi contre Rome ; les erreurs pouvaient aisément se réfuter, mais le mutisme est un mal irréparable, dont Rome seule bénéficiera. Nous avions prédit cette triste fin, sans être grand prophète. Le « Rinnovamento » voulait réformer l'Eglise romaine sans toucher au pape ; il a oublié les proverbes qui disent qu'on ne peut pas laver son chien sans le mouiller, ni faire une omelette sans casser des œufs. Les modernistes italiens sont aujourd'hui sans Eglise ; s'ils eussent imité les anciens-catholiques, ils seraient encore chez eux et continueraient à vivre dans une Eglise positive selon leur foi et leur conscience.

La « Revue d'histoire et de littérature religieuses » annonce qu'elle reprend sa publication, chez l'éditeur Nourry (Paris, rue N. D. de Lorette, 14), sous la direction de M. Loisy (Paris, rue des Ecoles, 4 bis). Toutes nos félicitations les plus vives à la Direction et à l'éditeur. Sans doute se borner « à l'histoire et à la critique » c'est s'imposer de grosses lacunes ; mais contentons-nous de ce que des hommes de science et de courage veulent bien nous donner. Nos remerciements à l'avance.

* **Démagogie cléricale.** — C'est le « Temps » du 5 décembre dernier qui finit par s'indigner, enfin, contre un prêtre catholique romain qui prêche le droit de grève pour les employés de l'Etat. Est-ce de tels prêtres que rêvait M. Briand dans son article IV ? Qu'il en jouisse maintenant.

« Voilà où en est le clergé, s'écrie le « Temps », si peu de temps après la séparation. Il n'use de sa liberté chèrement reconquise que pour se lancer dans la pire démagogie. Des prêtres défendent et répandent les théories les plus audacieuses, les plus antisociales, les plus anarchiques. Il n'existe peut-être pas un républicain à la Chambre, même à l'extrême gauche, en dehors des socialistes unifiés, pour accorder aux fonctionnaires ce droit de grève, qui briserait le grand ressort de l'Etat organisé et de la vie nationale. Ce que ne peuvent admettre les radicaux les plus avancés,

un ministre de cette Eglise qui passe pour la plus parfaite incarnation du principe d'autorité le professe et le proclame sans barguigner. Pour ce que cela lui coûte! N'étant pas au gouvernement, le clergé catholique se moque bien de compliquer la tâche de ceux qui gouvernent! Les ralliés de l'Action libérale, ayant éprouvé quelque difficulté à persuader au suffrage universel qu'ils étaient devenus républicains, espèrent sans doute se faire plus aisément prendre au sérieux comme révolutionnaires.

Il y a évidemment dans le monde catholique politiquant un mot d'ordre, venu l'on ne sait d'où, — et probablement point du Vatican, qui goûte peu ces aventures plus ou moins suspectes de modernisme ou d'américanisme, — pour donner à fond, en vue des élections prochaines, dans la surenchère démocratique. Pendant que l'Action libérale de M. Piou fait risette aux fonctionnaires syndicalistes et aux instituteurs révoqués (ce qui est assez singulier, car on en révoquerait bien d'autres si l'on écoutait les manifestes des évêques), les curés du Nord soutiennent et subventionnent les grévistes des syndicats verts, et Mgr. Amette, archevêque de Paris, fraternise avec le citoyen Bousquet.

Les cléricaux et leurs chefs, par ces interventions plus ou moins opportunes dans les questions ouvrières, se flattent de procurer à l'Eglise et à leur parti une popularité dont bénéficierait ensuite la réaction. Mais le jeu qu'ils jouent est bien dangereux. Ils peuvent certes contribuer efficacement à ruiner un ordre social dont ils sont d'ailleurs parmi les principaux bénéficiaires. Quant à recueillir eux-mêmes de ces dégâts un profit politique, utopie et chimère!. . . »

* **MM. Maltzew et Rhosis.** — Les « Echos d'Orient » (novembre 1909) racontent que M. le chapelain russe de Berlin, Alexis von Maltzew, accompagné de son « secrétaire et ami » Gecken, a pris part au IIe congrès ultramontain de Vélehrad, avec le jésuite Kontchar qui a discouru sur les moyens de hâter l'union des Eglises avec Rome. Ceci ne nous regarde pas. Mais ce qui nous intéresse, c'est la note suivante publiée par les « Echos » sur M. Maltzew: « Les bureaucrates qui continuent de diriger l'Eglise russe [1]) et à qui toute tentative de faire cesser le schisme est *suspecte*, ont manifesté très haut *leur mauvaise humeur*, et cela est pour nous un bon signe [2]). C'est sans doute à *leur intolérance* qu'il faut attribuer l'absence au congrès de plusieurs professeurs des Académies ecclé-

[1]) Ces bureaucrates qui dirigent l'Eglise russe ne sont-ils pas le Saint-Synode lui-même?

[2]) Etrange union que celle où la mauvaise humeur des directeurs du Saint-Synode est un bon signe *pour Rome!*

siastiques *qui auraient bien voulu faire comme M. Maltzew* [1]), qui auraient appris *comme lui* à distinguer entre infaillibilité et impeccabilité, et qui, *comme lui*, auraient été heureux de donner au *métropolitain des Ruthènes* le baiser de fraternité, *présage et symbole* de l'union que rêvent tous ceux qui ont au cœur quelque amour du Christ et de son Eglise » (p. 364).

L'Eglise du Christ, dans la pensée du congrès de Vélehrad, est certainement l'Eglise de Rome. L'Eglise de Russie est donc chaleureusement invitée à faire sa jonction *avec Rome;* c'est ce que Rome appelle « faire cesser le schisme ».

M. Zikos Rhosis a publié un *Système de dogmatique de l'Eglise orthodoxe catholique.* Les « Echos d'Orient » (p. 371-372) le signalent en faisant ressortir que « les attributs divins y viennent après l'exposé du dogme trinitaire » [2]); que « le volume se termine par le traité de la religion en général et des lieux théologiques » [3]); que les confessions de foi du XVIIe siècle « y ont la même valeur que les décisions des sept conciles » [4]); que ce qui pousse M. Rhosis à penser ainsi, c'est que, si ces documents théologiques du XVIIe siècle n'étaient pas de foi, il y aurait trop peu de dogmes, « les sept conciles n'ayant défini que très peu de dogmes ». Il paraît que M. Rh. est d'un avis opposé au Christ, dont les dogmes lui paraissent insuffisants! Ce n'est pas tout. Les « Echos » nous apprennent que M. Rhosis « fait la leçon aux vieux-catholiques et démasque leur jeu un peu louche ». C'est bien dommage qu'on ne nous dise pas franchement comment les vieux-catholiques « louchent ». Ce qui est piquant, c'est que les « Echos » reprochent à M. Rhosis de loucher lui-même et de ressembler à ces boiteux qui enseignent l'orthopédie. « Les catholiques, disent les « Echos », n'ont pas non plus à se féliciter de M. Rhosis ». M. Rhosis a osé dire que l'Eglise de Rome a manifesté des prétentions arrogantes au IXe siècle; jugez un peu! Les « Echos » ajoutent que son étude sur le *Filioque* est « peu objective ». Nous les croyons sans peine.

* **Chez les Anglicans :**

— *Danum contre les anciens-catholiques.* — Un correspondant du « Ch. Times » qui se masque derrière le pseudonyme susdit, a attaqué l'ancien-catholicisme dans le numéro du 24 septembre 1909. Le « Katholik » de Berne (9 octobre, p. 354) lui a ainsi répondu:

---

[1]) Y a-t-il vraiment des professeurs d'académies ecclésiastiques qui pensent comme M. Maltzew?

[2]) Etrange logique!

[3]) N'est-ce pas la charrue devant les bœufs?

[4]) De plus en plus étrange.

« Danum weiss, dass er mit seinen Ansichten nicht auf allgemeine Zustimmung rechnen darf, und äussert sich darum in der Form von Fragen; aber die Fragen lassen nicht den mindesten Zweifel darüber, wie der Mann eigentlich denkt. Er sagt nicht, dass die vatikanischen Dogmen wahr seien; aber er meint, sie seien keine Irrlehren; — er sagt nicht, das die römische Hierarchie berechtigt sei, diese Dogmen den Gläubigen auf das Gewissen zu binden; aber er deutet an, dass kein Katholik berechtigt sei, ihnen zu widersprechen: — er sagt nicht, dass ein von der römischen Hierarchie exkommunizierter Katholik, der die vatikanischen Dogmen verwirft, nun auf die aktive Teilnahme am gottesdienstlichen Leben verzichten müsse; aber er deutet an, dass solche Katholiken kein Recht hätten, sich kirchlich zu organisieren. Für diese letztere Meinung hat er einen Grund, allerdings einen Grund, für den er in der Bibel keine Bestätigung findet; er meint, die territorialen Grenzen der bischöflichen Jurisdiktion seien wichtiger, als die modernen Glaubensartikel; wer zufällig in der Diözese des Bischofs X. wohnhaft ist, müsse sich der Jurisdiktion des Bischofs X. fügen, auch wenn er infolge der Leugnung der modernen Glaubensartikel exkommuniziert worden ist. Mit einer solchen Verweltlichung und Veräusserlichung des Kirchenbegriffes haben wir nichts zu schaffen. Wie verwahren uns aber dagegen, dass man uns derartige mittelalterliche Anschauungen als Christentum und Katholizismus empfiehlt. Anglikaner, denen es so leicht ist, sich mit der vatikanischen Kirchenverfassung und Dogmatik zu versöhnen, sind für das Papsttum reif. Für den liebenswürdigen Rat, wir möchten doch unsere Proselyten in Heidenländern suchen, danken wir verbindlichst. Auch in dieser Hinsicht redet „Danum" offenbar ganz aus dem Herzen des Romanismus.

« In ultramontanen Kreisen will man wissen, dass der hl. Stuhl offiziös über die Schaffung einer britischen Gesandtschaft beim Vatikan angefragt worden sei und der Papst sich nicht nur zustimmend ausgesprochen, sondern seinen lebhaften Wunsch geäussert habe, dass das Projekt doch ja recht bald Tatsache werden möge. »

— *Un jugement de M. le pasteur Fr. Chaponnière sur l'Eglise anglicane.* — Dans la « Semaine religieuse de Genève » (18 septembre 1909), dont il est le Directeur, ayant à rendre compte du volume de M. Ch. Bastide sur l'« Anglicanisme », M. le pasteur genevois est entièrement d'accord avec M. Bastide, dont nous avons fait connaître les opinions (dans la « Revue intern. de Théologie », octobre 1909, p. 771-773). Il signale « le caractère hétérogène et composite de la communion anglicane »; constate que « sur les 124 millions d'individus qui parlent actuellement la langue anglaise,

27 millions seulement professent la religion anglicane... et qu'il est certain qu'en dépit de ses incohérences constitutionnelles, de ses discussions intérieures et des nombreux abus qui subsistent encore dans son sein, elle renferme de précieux éléments... », et il « fait des vœux pour que son développement ultérieur la rapproche toujours plus de l'idéal chrétien. »

— *Un éloge orthodoxe de Cyrille Lucar.* — Dans l'« Eirene » (n° 3, p. 14),—official Organ of the Anglican and Eastern Orthodox Church Union—, M. J. Gennadius, ex-ministre de Grèce à Londres, s'est exprimé ainsi: «... The illustrious martyred Patriarch Cyril Lucar was not only one of the most eminent prelates who ever graced the throne of Constantinople, but a great statesman also. He understood that such closer relations would have brought some comfort and relief to his enslaved and persecuted flock—persecuted not only by their infidel oppressors, but by that section of Christianity which ultimataly compassed his own martyrdom. Those times, however, were not propitious. The then distracted and disturbed state of the whole of Europe rendered abortive the attempt at some well-disposed scheme of intercommunion... »

— *Un nouveau « Magazine » en faveur de l'union dans l'intérieur de l'Eglise d'Angleterre.* — Le premier numéro du « Reunion Magazine » contient les articles suivants:

Re-union: an Anglican's Point of View. By Rev. R. F. Borough. — The Ecclesiastical Position in Scotland.—I. By F. C. Eeles. — Comprehension, not compromise: a Congregationalist's Interpretation. By A. Turberville. — Russia: a Christianising Power. By the Lord Bishop of Northern and Central Europe. — The Outlook for re-union in U. S. A. By Dr. Calbraith Bourn Perry.— A Monastery of intellect. By Raymond Blathwayt. — Mixed Marriages. By Stephen Gaselee. — A French Point of View. By Maurice Legendre. — At what shall we aim? By Bishop Vernon Herford. — The invisible Church of Christ. By Harold Bayley. — Wanted: an Anglican Order of Jesuits. By Rev. Forbes Phillips. — The central Board of Missions. By the Archdeacon of Chester.

A tous nous souhaitons bienvenue et succès.

— *The Question of Disestablishment.* — L'évêque de Carlisle s'est exprimé ainsi (d'après le « Guardian » du 6 octobre 1909): « Establishment is not of the essence of a Church. The Churches of the New Testament were none of them Established Churches. The great majority of the Churches of Christendom to-day are not Established Churches. There are many things to be said on both sides of this question of Establishment which may be said both

wisely and worthily if said without bitterness and in honest search of truth. There is only one of these many things which at present I have time to say. It is this, You cannot have a National Church unless that Church be established. The Church of a nation, if it is to assume a national character, must, I think, be in clear and close relationship with the nation, and must exercise national functions. It must be the religious embodiment of the nation's life, the evidence of its belief of God, the mouthpiece and standard of its worship, the breath of its morals, the guide of its progress, and without respect of persons its bond of religious brotherhood. You can have religious Brotherhoods' spiritual Societes, within a nation without the establishment of any; but I do not think you can have any single Church including and representing the whole religious life and action of a nation, unless some integral relationship be established between that Church and that nation . . . I believe that if the State were really more religious, and the Church hallowed all things secular, there would be in a few generations such progress in the justice and joyousness, the beauty and sweetness, the goodness and ascent of human life as the world as yet has never seen . . . I believe God cares for States as well as Churches; that He is as willing to inspire and direct Parliaments or County Councils as Convocations, or Conferences, or Synods, or General Assemblies. I believe that Christ died to save nations as well as Churches; that our secular things, like our bodies, have a spiritual value, and ought to be hallowed; that in every nation there ought to be a National Church, as the expression and representation of that nation's allegiance and devotion to God.

— *The Swansea Church Congress (oct. 1909).* On lit dans le « Guardian » du 13 octobre: « . . . The Congress discussed many matters of importance to the welfare of the Church . . . These are the neglect of public worship, the provision of a supply of clergy sufficient in number and equipment, the reform of finance, and the proper discharge of the duty of the laity, not only in material things but in spiritual ministrations. If we put the last of these subjects first it is because we are profoundly convinced that in a living Church the layman has functions to fulfil which, if they are performed with sober and reverent enthusiasm, should help very materially towards the removal of many formidable difficulties. Not the least of those difficulties is the impossibility of "working" populous parishes with the inadequate staff of clergy that is available even in the most fortunate of them. For two or three, or even four clergymen to attempt to perform the spiritual work of a parish of ten or twelve or, perhaps, fifteen, thousand people is hopeless,

and always will be hopeless, however great the devotion and self-sacrifice that may be lavished upon the task. If the Church made the best use of the material lying ready to its hand it would call in a select band of laymen to help, not merely in managing the business affairs of such a parish, but in its evangelisation. It is idle to pretend, as a few extremists do, that the laity have no natural part in spiritual teaching. We recommend any one who harbours that notion to read the paper which the ARCHBISHOP OF YORK presented to the Congress on "The Participation of the Laity in Church Work." There is a priesthood of the laity as well as an ordained priesthood, and the best proof of what the Church intends is found in the fact that, in case of need, it allows the laity to administer one of the two Sacraments "generally necessary to salvation." As the Northern PRIMATE pointed out, it is not Ordination, but Baptism which fixes responsibility for the spiritual work of the Church . . . »

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur les sujets suivants traités au Congrès : The Pauline Theology in relation to the records of our Lord's life and teaching ; — Who was the founder of Christianity ? — The Doctrine of the Atonement ; — The Christian Faith in relation to recent psychological investigation ; — The participation of the laity in Church Work ; — In the constitutional self-government of the Church.

— *Entre le « Spectator » et le « Church Times ». Spécimen de discussion.* — On lit dans le « Ch. Times » du 15 octobre dernier : « . . . Last week the Bishop of St. David's was the hero of our contemporary. Much of the articles was occupied with extracts from his Congress address, which the writer of the said article failed pitifully to comprehend. "The Catholic ideal of the Church," said the Bishop, "is unity in variety, revealed in Holy Scripture by the practice of the Primitive Church." The "Spectator" writer, after reading these words, had, we will not say the coolness, but the *stupidity* to claim his lordship as a champion of the journal's creation and insular undenominationalism. In the Primitive Church there was neither Jew nor Greek, bond nor free ; in te Church of the "Spectator" there is only the Anglo-Saxon Protestant and Philistine at the bottom, with a Parliament of believers and unbelievers on the top. It is in keeping with this *stupid* conception that the same article should sneer at the Catholic conception of the Church as sectarian episcopalianism. We do not know that these specimens of Philistine *stupidity* would be worthy of notice, were it not for the fact that the man in the club has got it into his head that the "Spectator" is a great Church organ. Ecclesiasti-

cally it is to-day the organ of gentlemanly Kensitism. We wish that some of the Bishops, of whom the journal writes so familiarly, would get its Editor to read the "Britisch Weekly" for a few months. He would learn occasionally from its columns some facts about English religion, and even about High Churchmen, which would surprise him. »

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots!

— *Une lettre de M. l'évêque Arnold H. Matthew*, dans le « Guardian » du 20 octobre *Dissenting Baptisms.* SIR—I should be grateful if any of your readers would kindly give me their help in the following matter.

It appears that in the seventeenth and eighteenth centuries Churchmen denied the validity of Presbyterian and other Nonconformist Baptisms, on the ground that the matter and form were defective and that the ministry was unauthorised. It was the custom of the Nonjuring Bishops and other High Churchmen to rebaptise absolutely all converts from the Dissenters before admitting them to Confirmation.

It is said that the Twenty-third Article implicitly condemns the Baptism administered by Nonconformists, just as the Presbyterian confession of faith denies the validity of all lay Baptisms. Is this opinion correct? Is it the fact that many Bishops and other theologians in the Church of England have expressed disbelief in the validity of Presbyterian and Dissenting Baptisms? What is the usual practice when Dissenters join the Church of England? Are they given conditional Baptism, and, if so, is this, practice uniformly adopted? Is the opinion of Dean Waterland *(Letters on Lay Baptism)* that an unbaptised person can be validly ordained in accordance with the belief and practice of the Church of England? I am anxious for accurate information on these points, and if any of your readers can send me or refer me to publications dealing with them they will much oblige.

✠ ARNOLD H. MATHEW.

— *Critiques contre la nouvelle traduction anglaise du prétendu Symbole de St. Athanase.* — On lit dans le « Guardian » du 10 novembre dernier: « Speaking broadly, and with all respect for the learned and brilliant Churchmen and scholars who have given themselves to this difficult and delicate task, we may say that it seems to offer little real relief to those who think that the *Quicunque Vult* at present occupies the wrong place in the Prayer-book. Here and there we find a felicitous phrase, or a shade of meaning more exactly rendered, but the critical emendations of scholars, valuable and interesting as they are, *do not touch the real difficulty—a diffi-*

culty which can only be removed by the cessation of the present method of using the Creed. »

Voir aussi le numéro du 17 novembre, p. 1841-42.

— *M. l'évêque Doane, d'Albany, et l'ancien-catholicisme.* — On lit dans le « Churchman » de novembre 1909 : « Dr. Doane, Bishop of Albany, supplies useful cautions respecting Home Reunion. It is an idle dream to suppose that unity might be reached by reconciliation with Rome, if only the Pope would be content with primacy instead of supremacy. Nor is the outlook towards the Eastern Churches very much more hopeful. Our interest in the Old Catholic Movement, which has become very cool of late years, *ought to be revived.* Patience, prayer, and friendly conference all round are needed. » — Et surtout les lords-Bishops d'Angleterre qui semblent vouloir diriger notre Eglise et notre théologie, feront bien d'être eux-mêmes plus modestes et de commencer par exercer leur beau zèle dans leurs propres diocèses.

* **Encore Calvin et Servet.** — En octobre 1909, M. le prof. Ruffet, de Genève, dans une intéressante conférence, s'est félicité du fait qu'on a su relever la grandeur de l'œuvre de Calvin et la beauté de son caractère. « Calvin, a-t-il dit, n'est plus uniquement, comme naguère, aux yeux de la plupart, celui qui a fait condamner Servet. On ne juge pas un homme d'après une faute unique qu'il a commise. Une telle appréciation est injuste. Dans cette triste affaire, Calvin a agi par conscience, pour remplir ce qu'il estimait être son devoir devant les hommes et devant Dieu. Telle était la mentalité d'une société qui sortait à peine des longues ténèbres du moyen âge et qui avait appris à considérer le « crime d'hérésie » comme digne de mort. Calvin fut entouré de l'approbation de ceux dont l'opinion comptait le plus. Il ne regretta jamais cet acte qui nous fait horreur. Son erreur fut celle de l'Eglise entière. Le rendre seul responsable du sombre drame de Champel, c'est le sortir de son milieu et de son temps, et réclamer de lui l'infaillibilité morale. Ses adversaires lui font grand honneur par cette exigence. Si Calvin devança les temps sur plus d'un point, il fut par bien des bouts l'homme de son temps. Nous aussi, nous sommes peut-être victimes de préjugés et d'erreurs dont rougiront nos descendants. Nous déplorons donc le grand crime commis par ignorance et en vue de la gloire de Dieu, et nous adressons un hommage respectueux à Michel Servet, dont la piété était aussi sincère que forte, et qui, par sa foi solide en la parole de Dieu, se trouve être en plein désaccord avec ceux qui lui érigent des statues. »

* **Nécrologie.** — *Le professeur Charles Hilty.* — Né à Coire le 28 février 1833, mort à Clarens le 12 octobre 1909, à l'âge de

76 ans. Il était professeur de droit public suisse à l'Université de Berne, deputé au Conseil national pour le 33e arrondissement (St-Gall), colonel fédéral, auditeur en chef de l'armée suisse, membre de la Cour internationale d'arbitrage, auteur de nombreux ouvrages sur des sujets juridiques, historiques ou politiques et d'excellents écrits de philosophie morale et d'édification religieuse. Tout le monde connaît ses volumes sur le « Bonheur », les « Nuits sans sommeil », ses « Lettres », et surtout son « Politisches Jahrbuch ». où, depuis un quart de siècle, il a fait paraître une foule d'études politiques et historiques, et de renseignements précieux. Il était par dessus tout moraliste et chrétien, avec des convictions fermes, une grande indépendance de caractère et de conscience. Pendant trente-trois ans, nous avons vécu, en quelque sorte côte à côte, lui protestant et moi catholique-chrétien, sans jamais un nuage de dissentiment, bien que nos idées ne fussent pas toujours les mêmes. Il avait la distinction de l'esprit, la bonté du cœur, l'élévation de la conscience. Dans les discours qui ont été prononcés à ses funérailles, je détache les passages suivants, tous très exacts :

Le professeur Tschirch, recteur de l'Université : « Nous pleurons aujourd'hui le Nestor de notre Université, à laquelle Hilty a donné le meilleur de ses forces pendant près de quarante ans. Il a su unir la science au sens esthétique et au sens moral. C'était une personnalité remarquable qui ne s'est pas confinée dans sa spécialité, mais a eu les yeux ouverts sur tous les autres domaines du savoir humain. Pénétré de cette pensée de Helmholtz : *La science doit se manifester dans la vie*, il a su réaliser l'unité de la science et de la vie. C'est dans le travail pour les autres qu'il a trouvé le vrai bonheur. »

Le professeur Thormann, doyen de la Faculté de droit : « Comme professeur, Hilty a été un modèle de conscience, de fidélité au devoir professionnel. Plus historien encore que juriste, son triomphe était dans son cours de droit constitutionnel fédéral. Il excellait à donner à ses auditeurs le sens du développement historique de la Confédération et il cherchait à leur inspirer avant toutes choses l'amour de la patrie.

Hilty était un idéaliste. Il a toujours combattu le matérialisme avec ardeur, mais avec la noblesse qui était dans sa nature. A l'agitation de la vie moderne il préférait la sérénité d'un labeur désintéressé. Comme écrivain populaire, il a eu une influence considérable. Si l'Université de Berne perd en lui un de ses membres les plus illustres, nous, ses collègues de la Faculté de droit, nous pleurons un véritable ami. »

Le conseiller national V. Rossel : « Le canton de St-Gall peut être fier du député qui l'a représenté pendant près de vingt ans

au Conseil national. Sans être un homme de parti, Hilty était très attaché à son parti parce qu'il savait que, dans une démocratie, tous les efforts qui ne sont pas collectifs restent stériles.

Comme parlementaire, Hilty était à la fois un causeur exquis et un orateur disert. La savoureuse bonhomie de l'homme d'esprit était unie en lui à l'ardente conviction de l'homme de cœur. Les questions religieuses et morales le passionnaient. Et c'était une physionomie bien intéressante que celle de ce gentilhomme radical et de ce démocrate chrétien.

Il a été attaqué et a souffert lorsqu'il n'était pas compris. Mais jamais il n'a gardé rancune à ceux qui le critiquaient.

C'est avec un profond chagrin que tous ses collègues s'inclinent devant sa tombe et rendent hommage à cette existence tout entière consacrée au devoir et au bien de son pays. »

Le juge fédéral, colonel Léo Weber : « Hilty était un bon citoyen et un bon chrétien. Il désirait que le peuple suisse restât un peuple religieux et patriote dans la paix comme dans la guerre, qu'il demeurât attaché à son indépendance et à son idéal. Dieu veuille qu'il en soit ainsi ! »

Le professeur Barth, doyen de la Faculté de théologie protestante : « Hilty nous en aurait voulu si nous ne parlions que de lui. Suivons son exemple et regardons plus haut. Lisons cette Bible qu'il connaissait comme peu de théologiens, regardons à Dieu, auquel il aimait à demander, par la prière, force et secours en toute circonstance, car dans son humilité chrétienne, il sentait qu'il avait besoin d'un Sauveur.

Hilty n'était pas un théologien, un homme d'Eglise et de formes extérieures. Sa vie tout entière était un service offert à Dieu. C'était un homme de foi et d'espérance. Il espérait fermement la victoire du règne de Dieu et saluait avec confiance l'aurore du XXe siècle.

Il croyait aussi à l'immortalité de l'âme humaine. Un de ses derniers ouvrages a pour titre la *Vie Eternelle*. Aussi a-t-il regardé la mort en face, sans aucune crainte. La certitude de la mort le poussait à travailler avec d'autant plus de fidélité dans cette vie.

Hilty était un homme complet, parce qu'il était un chrétien complet. Inspirons-nous de sa vie. Ne nous laissons pas décourager. Un noble champion de la cause du bien est tombé. Serrons les rangs et en avant avec l'aide de Dieu ! »